Iconographie

Des fêtes avant l'heure

Phot. S.-A. Schnegg, Lausanne.

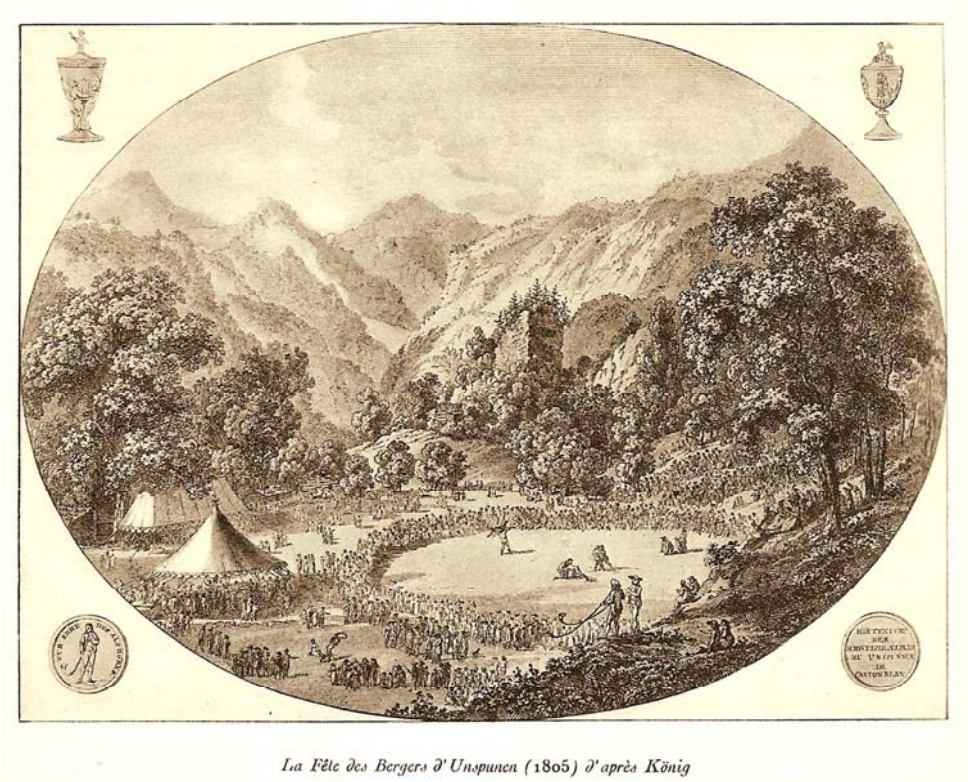
GABRIEL LORY, PÈRE (1784-1805) : JEUX RUSTIQUES SUR L'ALPE

Si l'on en croit cette gravure, œuvre de Gabriel Lory père, décédé en 1805, et considérant aussi que les lieux ne sont pas ceux d'Unspunnen, on peut comprendre que des fêtes telles celles de 1805 et 1808 se déroulaient déjà antérieurement à ces deux dates et avec un public nombreux. Le lancer de la pierre par ailleurs était déjà à l'honneur qui ne serait plus qu'à officialiser. Ces fêtes sont à rattacher à des traditions immémoriales qui faisaient de l'un ou l'autre des premiers dimanches du mois d'août des grandes journées où l'on se retrouve pour vivre un instant de plénitude dans la joie et l'effort, ce qui n'empêche pas de se rassasier et de surtout de se rafraîchir. Ne pas se laisser aller, en quelque sorte !

La fête de 1805

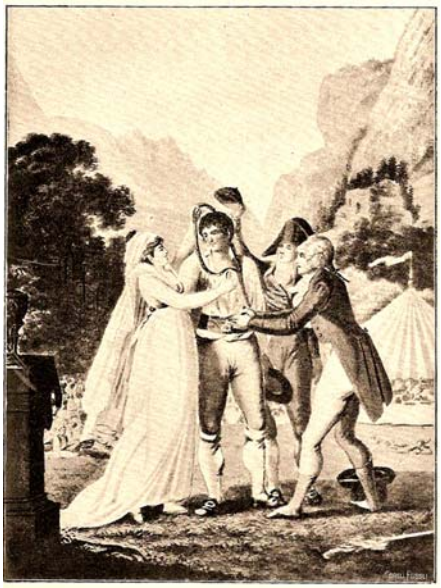
La fête des lutteurs à Unspunnen. (Chap. XVIII.)

D'après König.



La Fête des Bergers d'Unspunen (1805) d'après König

Les deux fêtes, parmi les œuvres des artistes ici représentées, ne sont pas toujours faciles à dissocier. Selon nous il faut prendre en considération la forme des tentes. On voit par exemple, à gauche, une tente de forme circulaire qui devrait permettre de dater de manière plus ou moins certaine le millésime de la fête.



Couronnement du vainqueur à la fête des pâtres d'Unspunnen.

Gravure que l'on peut raisonnablement attribuer à König.

Œuvre de Villeneuve Engelmann. Bien que la tente de gauche ne soit pas de la même forme que celle reproduite plus haut par König, nous pensons avoir affaire ici à la fête de 1805.

Autre version et autre technique.

Médaille frappée en 1805 à l'occasion
de la première fête des bergers alpins
à Unspunnen

Fêtes de 1808

Peinture d'Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), faite probablement plus tard à domicile et d'après des croquis exécutés sur place au cours ou au terme de la fête.

Extrait. Elisabeth Vigée-Lebrun, alors qu'elle prit ses croquis plutôt sur la fin de la manifestation, la fait revivre ici en plein déroulement. Tandis que les lutteurs s'affrontent au milieu du cercle, de joyeux convives, probablement la classe bourgeoise de Berne, indifférente à ce joutes sportives, festoient et portent des toasts à la République.

L’artiste, Elisabeth Vigée-Lebrun, aussi belle dans sa réalité physique que dans ses créations.

Franz Niklaus König: Schwinget auf der Wiese beim Schloss Unspunnen im Berner Oberland.

Fête de 1808 ?

La fête moderne de 1905.

Notice extraite de la Patrie suisse, du 23 mars 1927 :

François-Nicolas Kœnig [1])

Cet artiste naquit à Berne le 6 avril 1765 et ses débuts dans la peinture se firent dans l'atelier même de son père, peintre en bâtiments, assez inhabile d'ailleurs puisqu'il confiait à un ouvrier tous les travaux d'art dont il était chargé. L'enfant fit preuve, de bonne heure, d'un talent exceptionnel pour le dessin, et, à l'âge de 13 ans, reproduisit une composition de Jean-Baptiste Le Prince qui, à Paris, avait inventé la gravure en couleurs, si habilement pratiquée par Janinet.

A peine eut-il terminé son apprentissage qu'il dut remplacer dans l'atelier paternel l'ouvrier décorateur licencié, et se mit avec zèle à peindre des armoiries sur les carosses de l'état et des enseignes d'auberges, jusqu'au jour où il fit connaissance et devint l'élève de Sigismond Freudenberg, qui s'était lié, à Paris, avec Wille, Greuze et Boucher. Koenig fut donc à bonne école pour fils Gabriel eut à souffrir, sa vie durant, d'une première éducation fut encore complétée par Dunker, qui l'initia à l'eau-forte, et il puisa également des enseignements précieux auprès de ses amis Biedermann et Rieter.

En 1821, il partit pour Paris, où il séjourna pendant une année, et entra dans l'atelier du célèbre Engelmann pour y apprendre la lithographie, procédé alors tout récent et qui devait contribuer pour une grande part à l'illustration des livres, au XIXe siècle.

Elève de Freudenberg, F.-N. Koenig a été un des petits-maîtres bernois les plus productifs et les mieux doués. Il s'est affirmé dans le dessin à la plume, au crayon, à l'encre de Chine, au pastel, dans la gravure coloriée à la manière d'Aberli, dans l'eau-forte, dans la lithographie, dans la peinture à l'huile et à l'aquarelle.

Koenig mourut en 1832, ayant eu dix-neuf enfants, dont quinze moururent jeunes.

1) Extrait de „Pages d'Art", Décembre 1923. Edition Sonor, Genève.